

BERNARD COMMENT

Fernando Pessoa, l'explosion fixe (extrait)

On pourrait aligner des dates, la naissance, 1888, la mort, 1935. Des lieux, peu nombreux au fond : naissance à Lisbonne, mort rapide du père, un beau-père, Monsieur Rosa, qui embarque toute la famille en Afrique du Sud, dans la province du Natal, où il est consul, et le jeune Fernando fréquente une école anglaise, dans cette région dépendante de la Couronne victorienne, il passe dix ans là-bas, dans un bain d'éducation anglaise, puis revient à Lisbonne, seul, où il déménage souvent, vit parfois chez une tante, Anica, entreprend peu après son retour une brève excursion à Porto Alegre pour racheter une imprimerie et surtout son matériel qu'il ramène à Lisbonne pour tenter d'y lancer une imprimerie et maison d'édition au nom d'Ibis, mais il n'en sortira jamais rien, sinon une ruine rapide, et l'héritage envolé de sa grand-mère, et ensuite, Lisbonne, à jamais, sans plus de voyage ni de sortie, une géographie apparemment simple, quoique compliquée par les attentes en gare du Rossio, d'amis revenant de Paris par le Sud Express et porteurs des nouvelles d'ailleurs, et des tendances, et des courants, car l'ailleurs peut être perçu d'ici, tout comme l'arrière-boutique d'un coiffeur peut déboucher sur l'univers ou sur l'infini.

À la différence des autres écrivains qui ont inventé des personnages, Pessoa a créé des personnages qui créent à leur tour. Et pas sur le mode d'un personnage de roman qui livrerait quelques vers, ou Bergotte quelques phrases dans la *Recherche du temps perdu*, ni même comme on peut lire, chez le même Proust, un pastiche des frères Goncourt à propos d'une soirée chez les Verdurin : non, les personnages créés par Pessoa créent à leur tour une œuvre, on pourrait même dire qu'ils ne font que ça.

Par exemple, dans le *Livre de l'intranquillité*, on est frappé par le niveau très quotidien, concret, presque banal parfois, des observations du narrateur à travers sa fenêtre ou dans les rues de la Baixa à Lisbonne, selon une « concrétude » qui embraye miraculeusement sur la plus abyssale métaphysique. Mais cette quotidienneté est une

fausse quotidienneté, ou une quotidienneté fictive, puisque nous n'avons pas affaire, avec le *Livre de l'intranquillité*, au journal intime de Fernando Pessoa, mais au journal intime d'un personnage littéraire, Bernardo Soares, inventé par Pessoa. Toutes proportions gardées, et dans les limites d'une telle comparaison, l'équivalent du *Journal* de Gide, c'est dans les pages de journal écrites par Pessoa qu'il faudrait aller le chercher, alors que le *Livre de l'intranquillité* trouverait son hypothétique équivalent statutaire dans le journal intime qu'aurait pu tenir, par exemple, Lafcadio, un journal intime qui, alors, serait signé de Lafcadio et restituerait ou épouserait son point de vue sur le monde. Il s'agit donc d'une fiction dans la fiction, et c'est là le degré qu'il faut saisir ou rejoindre pour comprendre Pessoa.

Mais d'où vient cette intuition magnifique, et cette surenchère vertigineuse qui, avec le *Livre de l'intranquillité* de Bernardo Soares, élève au carré le degré de la fiction dans un XX^e siècle à peine commencé ? (Il semblerait que les premières pages de ce gigantesque projet en perpétuel devenir remontent à l'année 1909, attribuées à ce moment à un autre hétéronyme, celui de Vicente Guedes.) L'origine de cette idée, ou de ce dispositif, c'est Pessoa lui-même qui en livre l'aveu dans son journal ou dans ses notes : tout vient de Shakespeare, son grand modèle.